



Quand la rue est (im)praticable. Traversée du quartier Magnan (Nice) : la mobilité des femmes à la nuit tombée

Rachel Zaidan

► To cite this version:

Rachel Zaidan. Quand la rue est (im)praticable. Traversée du quartier Magnan (Nice) : la mobilité des femmes à la nuit tombée. *Habiter*, 2023, 1. Cabanes et habitations de fortune, pp.117-124. halshs-03990339

HAL Id: halshs-03990339

<https://shs.hal.science/halshs-03990339>

Submitted on 11 Apr 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NoDerivatives 4.0 International License



Quand la rue est (im)praticable Traversée du quartier Magnan (Nice) : la mobilité des femmes à la nuit tombée.

Rachel ZAÏDAN

Résumé :

La présente recherche, menée à Nice dans le cadre d'un mémoire de fin de Licence, vise à comprendre l'articulation entre les représentations de l'espace urbain nocturne et l'expérience que les femmes en ont. L'ethnographie et les entretiens réalisés permettent de saisir ce qui fait danger du point de vue des femmes rencontrées, ainsi que les stratégies qu'elles mettent en place pour contourner les contraintes symboliques et pragmatiques de leur déambulation nocturne.

Mots-clés :

Mobilités urbaines, genre, nuit, espace public, Nice.

Abstract :

This research, carried out in Nice as part of an end-of-license thesis, aims to understand the articulation between the representations of the urban area at night and women's experience of it. Ethnography and interviews allow us to understand what is dangerous from the point of view of the women met, as well as the strategies they adopt in order to avoid the symbolic and pragmatic constraints of their nocturnal wanderings.

Keywords :

Urban mobilities, gender, night, public space, Nice.

C'est dans le quartier Magnan à Nice que prend racine l'étude dont découle cet article. Situé entre le centre et l'ouest de la ville, il constitue un espace plurivoque comportant des commerces, pharmacies, banques, cafés, bars, écoles, facultés. Magnan est aussi un grand nœud routier duquel partent les boulevards de la Madeleine, de Magnan, de Carlone. J'ai choisi cet espace car il est hybride compte tenu du thème de recherche "Mobilités et Immobilités en ville". En effet, des lieux sont équipés de bancs et invitent à séjourner, d'autres, habillés de trottoirs, encouragent à circuler. A partir d'une première série d'observations flottantes réalisées dans ce quartier, à la manière de Colette Pétonnet dans un cimetière parisien (Pétonnet 1982), je me suis intéressée à la mobilité des femmes la nuit tombée, émettant l'hypothèse que les attitudes sont distinctes selon le genre. Je me suis alors posée la question suivante : comment s'articulent les représentations de l'espace urbain la nuit et l'expérience que les femmes en ont ?

Pour tenter d'apporter des éléments de réponse à cette question, j'ai mené une ethnographie et réalisé des entretiens semi-directifs avec une dizaine de personnes rencontrées au cours de sessions de terrain conduites à Magnan : 1 homme et 4 femmes âgées de la vingtaine, étudiantes, plusieurs d'entre elles ayant également une vie professionnelle ; 1 femme de la trentaine, étudiante et boxeuse professionnelle ; 2 femmes âgées de la soixantaine et retraitées ; 1 homme de la vingtaine interne en médecine ; 1 femme de la quarantaine. J'ai aussi relevé des bribes de conversations qui se sont tournées en petits entretiens informels avec 4 femmes. Tous les prénoms sont anonymisés dans la rédaction. Etant perçue comme femme et me déclarant femme « par diagnostic médical et par stratégie politique » (Ziga 2020 : 33), j'ai observé qu'être considérée comme telle a permis d'établir un lien de confiance direct avec mes interlocutrices. Précisons que ni les entretiens ni les observations ne fournissent une « preuve du caractère strictement féminin » des représentations qu'évoquent mes interlocutrices, ni « des valeurs qui leur confèrent sens » (Méo Guy 2012 : 12).

La présente étude s'inscrit essentiellement dans le champ de l'anthropologie urbaine. Cette branche de l'anthropologie apparaît dans les années 1920 à Chicago. Dans son sillon, Colette Pétonnet, pionnière de l'anthropologie urbaine en France, souligne la singularité de la ville comme terrain ethnographique en ce qu'il privilégie la rencontre spontanée et l'anonymat (Pétonnet 1982). Je m'appuie également sur d'autres travaux qui intègrent une perspective féministe dans leurs approches. C'est le cas de Catherine Deschamps qui se penche sur l'articulation entre genre et espace et remarque que la majorité des femmes subissent des violences dans leur foyer et non dans la rue, alors qu'elles appréhendent d'y être exposées davantage en se trouvant dans l'espace public qu'au sein de l'espace privé.

« Nous sommes face au double paradoxe suivant : les études quantitatives en population générale (Jaspard, 2005) montrent que les femmes subissent le plus de violence physique dans leur environnement proche, le plus souvent au sein du foyer. Pourtant, les faits divers retenus par la presse comme les lois qui régissent les espaces publics continuent d'asseoir les représentations qui confortent l'idée que l'extérieur est leur lieu du danger. » (Deschamps 2017 : 208-209)

Ce paradoxe m'amène à questionner la façon dont les représentations collectives affectent le rapport des femmes à la rue la nuit en particulier. J'explore ensuite l'incorporation et l'intériorisation des interdits, notamment via les tenues vestimentaires et le sentiment de honte. Le danger est parfois incarné par des figures précises qui sont associées à certains lieux, que les passantes évitent ou apprivoisent en mettant en place des tactiques pour ne plus être en proie aux situations désagréables.

1. La menace du « Chapacan » : transmission des imaginaires de la nuit et de la rue et mémoire du danger

La transmission des représentations de la rue et de la nuit apparaît dès l'enfance via l'entourage familial. Les parents de Solène lui disent depuis son plus jeune âge : « fais attention, envoie-moi un message quand tu rentres ». Ces maintes mises en garde la poursuivent et alimentent sa peur, la conduisant à appréhender la traversée de l'espace urbain nocturne

comme une épreuve. Nicole, la soixantaine, parle d'une « peur qu'on inculque depuis qu'on est petit ». Elle raconte : « Moi, quand j'étais petite, on me disait faut pas aller à Nice hein, y a le Chapacan » (l'attrapeur de chien, en nissart). Nicole se remémore une histoire transmise par ses parents : « Ceux qui avaient comme métier d'attraper des chiens errants, c'étaient des pauvres bougres, parce qu'ils vendaient la peau du chien. On disait aux filles : « surtout ne va pas à Nice parce qu'il y a le Chapacan, il t'attrape comme il attrape le chien ». Le Chapacan, figure de l'homme désœuvré, représente une menace entravant les déplacements des jeunes filles.

Tout au long de la vie, les représentations sont actualisées, notamment via les médias numériques. Mes interlocutrices mentionnent les réseaux sociaux au contenu personnalisé. Pour ne citer qu'un exemple, Inès, la trentaine, raconte qu'elle lit des chroniques sur Facebook où « les meufs se font toujours violer ». Ainsi, comme le souligne Elsa Dorlin, « en réifiant systématiquement les corps féminins mis en scène comme des corps victimes, ces campagnes actualisent la vulnérabilité comme le devenir inéluctable de toute femme. » (Dorlin 2019 : 184). Les représentations ainsi transmises, apprises et actualisées, sont intériorisées et influent sur la manière de vivre l'espace urbain nocturne : déplacements entravés, lieux contournés, tenue vestimentaire modifiée.

2. Jupes et punitions : incorporation des interdits

Si la loi interdisant le port du pantalon pour les femmes n'est plus en vigueur depuis 2013, le corps reste assujéti à des normes socialement dictées. L'écrivaine, journaliste et activiste féministe Itziar Ziga écrit que cet acharnement touche surtout ce que portent les femmes, prenant pour exemple les « hijabs et minijupes : tant de bruit pour si peu de tissu » (Ziga 2020 : 133). Les mini-jupes sont emblématiques en ce qu'elles sont encore perçues comme une tenue provocante qui va jusqu'à justifier une agression sexiste ou sexuelle. Ainsi, les passantes disciplinent leurs conduites afin de ne pas subir de punition. Anne, la soixantaine, pense que si une femme se rend « au vieux Nice vers 4 heures du matin non accompagnée, c'est sûr qu'il peut [lui] arriver quelque chose ». C'est parce qu'une femme, surtout seule, est « anormale » dans le paysage nocturne. En effet, comme l'écrit le sociologue Albert Ogien, « lorsqu'une conduite déroge à ce qu'il faudrait qu'elle soit, elle donne lieu à une sanction. Or, pour qu'une sanction soit prononcée, (...) il faut que préexiste une norme à l'aune de laquelle puisse se mesurer un écart » (Ogien 2018 : §4). La norme est ici celle de la discrétion, du silence, voire de l'absence. Nicole raconte que lorsqu'elle habitait à la périphérie de Nice, son entourage considérait que si une fille se rendait en ville et qu'il lui arrivait quelque chose, c'est parce qu'elle était « aguicheuse » et cela lui était « reproché ». Charline, la vingtaine, raconte que lorsqu'elle sort seule, elle ne porte pas les robes courtes qu'elle aime pourtant, afin de ne pas susciter des regards et remarques de la part des hommes. Une partie de la population détermine la conduite de l'autre, ce qui, en des termes foucauldien, correspond à la notion de « dispositifs de pouvoir » qui correspondent à une pluralité d'éléments (discours, institutions, aménagements), qui, mis en lien, assurent la domi-nation d'une partie sur une autre (Foucault 1975).

Plusieurs dimensions se conjuguent pour le contrôle du corps des femmes dans l'espace urbain : la tenue vestimentaire, le lieu de déplacement, le moment de déplacement. Après

avoir démontré par des recherches comparatives que les normes occidentales ne vont pas de soi, Benedict Ruth remarque qu'il y a des personnes qui ont tendance à s'y conformer, ce sont les « favorisés de la fortune », et d'autres, minoritaires, dont les comportements sont considérés déviants, les « anormaux » (Ruth 1930). Elle explique ensuite que chaque peuple adopte une manière de vivre en accord avec ces buts – bien que ces derniers soient souvent inconscients. Dans une société viriarcale où la figure masculine virile est la norme et la référence, où l'autorité domestique et politique est historiquement exercée par les hommes pour leurs intérêts, la culpabilisation des victimes de violences sexistes et sexuelles est un des moyens qui permet la reproduction du schème patriarcal et viriarcal. La honte de riposter, ancrée au plus profond de soi, l'est également. C'est ainsi que Mauve, tiraillée entre la honte de se faire dégrader par un comportement sexiste, et la honte de paraître « mal élevée » si elle riposte, sort le moins possible. La honte apparaît alors comme expression et maintien de l'ordre social patriarcal, et empêche la pleine circulation de Mauve dans l'espace urbain, notamment à Magnan où elle habite. Si le quotidien nocturne des femmes est pour beaucoup imprégné d'un danger planant, certaines catégories de personnes en incarnent particulièrement l'allure.

3. Les figures du danger : à quoi ressemble le « *Chapacan* » ?

L'anthropologie urbaine a montré que la ville est le lieu des relations imprévues et des sociabilités hasardeuses : « Marcher dans la rue sans y saluer personne, traverser incognito la foule liquide, tels sont les droits des citoyens. » (Pétonnet 1982 : 38). Les inconnus qui parcourent les rues peuvent susciter l'indifférence comme l'inquiétude. Mais est-ce n'importe quels inconnus ? Si Solène répond par l'affirmative, en se justifiant par sa tendance prononcée au stress, d'autres ciblent une catégorie de personnes. Pour Anne, « plus on descend, vers la jonction avec la Madeleine, moins c'est protégé, y a ce quartier avec des gens... de couleur ». La voix basse sur les derniers mots, elle insinue que les personnes racisées sont synonymes de quartier mal fréquenté et de danger. En revanche, le reste du quartier est « protégé », dit-elle avec un geste qui englobe tout le boulevard de Magnan où elle réside depuis plusieurs années. Anne relègue le danger aux endroits du quartier où elle n'habite pas.

Gérard Althabe a observé ce même processus lorsqu'il s'est intéressé à la façon dont le pouvoir politique passe par les villes. Il observe le mécanisme de désignation de ceux qui sont dangereux et estime que désigner la déchéance et la saleté quelque part est un mécanisme symbolique qui permet de situer la menace ailleurs que chez soi. C'est créer de la propreté chez soi en désignant le sale ailleurs (Althabe 1985). Pour Charline, la figure du danger est forcément celle d'un homme. Ceux qui sont « bourrés » lui font « vraiment peur » précise-t-elle en écarquillant les yeux. Elle trouve que : « même les mecs pas bourrés, qui te font des réflexions sur ton physique, je me dis à tout moment : la parole elle passe à l'acte ». Pour Charline, tous les hommes croisés dans la rue représentent un danger dans la mesure où ils sont imprévisibles. Cela est accentué s'ils sont saouls. A chaque entretien la figure du danger, bien qu'ayant divers visages, est toujours celle de l'homme imprévisible. Souvent, ces figures sont associées à la nuit et à des lieux, qu'il s'agit alors d'éviter.

4. Lieux évités, privilégiés ou apprivoisés

Guy Di Méo, spécialisé en géographie sociale et culturelle, a élaboré toute une série d'oppositions qui permettent selon lui de distinguer, avec le langage, les espaces « tantôt appréciés et attrac-tifs, tantôt refusés et répulsifs » (Di Méo 2012 : 20). Il énumère une série de couples (*ibid* : 12) dont certains ont été relevés par mes interlocutrices, et que voici résumés dans le tableau (fig.1).

Lieux évités « Ambiance urbaine inacceptable »	Lieux privilégiés « Ambiance urbaine souhaitable »
Fermé, encombré : tunnel	Ouvert, aéré : bord de mer
Etroit : ruelle	Large : boulevard
Sombre, occulté	Eclairé, dégagé
Puant, sale	Propre
Gens qui stagnent	Gens qui circulent
Dangereux : « délinquance / deal »	Rassurant : tourisme
	Arbres
Bars à la gent masculine	Commerces
	Habitations
	Caméras
Lieux de nuit	Lieux de jour
Lieux inconnus	Lieux connus

Fig.1

Ce tableau, qui découpe le rapport aux lieux en deux grands ensembles, est à nuancer au cas par cas, puisque chaque personne dispose d'une agentivité¹ propre. Par exemple, bien qu'il y ait « une mauvaise odeur », Anne, habituée au quartier, emprunte parfois le « petit tunnel » pour se rendre à l'espace Magnan. En effet, j'ai pu remarquer que les citadines ayant une pratique régulière du quartier voient leurs craintes s'évanouir à mesure que le lieu leur paraît familier. Solène par exemple, déploie une myriade de stratégies dès qu'elle est à Magnan. Originaire de Fréjus, elle dit qu'elle n'a « pas d'expérience » à Nice et qu'elle constate une différence dans ses ressentis et ses comportements selon la ville. Elle dit : « parce que je suis née là-bas et que je suis habituée, tu vois je connais les lieux, je sais où il ne faut pas aller »

¹ Cette notion, utilisée dans les études de genres, désigne la capacité d'agir de chaque personne, par opposition à ce qu'impose une structure (Butler 2005).

alors que Magnan lui est encore un quartier étranger. Ce qui se joue là, c'est un frottement de deux imaginaires, l'un peuplé de menaces qui prennent consistance dans l'expérience vécue, l'autre qui négocie avec les expériences et les représentations pour s'en défaire. Afin de traverser l'espace urbain ou d'y séjourner en étant le plus à l'aise possible, les citadines mettent en place différentes tactiques.

5. Tactiques pour ne plus être en proie à la situation

Solène se dote d'une panoplie d'objets (porte-clé qui fait office de poing américain...) et d'applications mobiles pour se sentir en sécurité lorsqu'elle se déplace (fig.2). Quant à Charline, elle « essaye d'avoir une attitude sûre [d'elle] quand [elle] marche, mais [elle a] peur à l'intérieur ». Bien qu'elle ne soit pas rassurée, elle adopte une démarche confiante afin de dissuader les hommes de l'approcher. Océane décrit une même attitude : « se tenir droite, marcher plus lentement, redresser le dos, ouvrir les épaules ». Pratiquant régulièrement la boxe depuis plusieurs années, elle pense que ce sport « fait marcher la tête droite ». Les boxeuses qu'elle connaît lui disent qu'elles se font beaucoup moins interpellées dans la rue : « Leur assurance augmente et ça se voit dans leur manière de se tenir. Du coup elles ont moins peur de rentrer le soir ». Il y a donc l'attitude qui laisse paraître qu'on est confiante, et l'assurance que l'on ressent. Si l'attitude ne découle pas forcément d'un sentiment d'assurance, comme Charline qui a peur mais se montre confiante ; le sentiment d'assurance quant à lui amènerait une attitude qui dissuaderait les potentielles figures du danger de s'approcher de soi. Il s'agit en fait d'apprendre – cela peut passer par l'imitation – et d'incorporer de nouveaux *habitus* (Bourdieu 1980), c'est-à-dire des dispositions mentales et des allures permettant de ne plus être en proie à une situation d'ordinaire inconfortable.



Fig.2 - Solène empoignant sa clé comme une arme défensive

Photo R.Zaïdan

6. Conclusion : apprendre à « devenir chienne »

Constatant lors de premières observations flottantes que peu de femmes traversaient les rues nocturnes du quartier Magnan, alors que les hommes y circulaient et y restaient volontiers, je me suis questionnée sur ce qui se joue dans cette répartition genrée de l'espace urbain et des moments de la journée. Toutefois, si l'on considère que le genre n'est qu'« une simple variable, entrant au même titre qu'une autre (l'âge, la profession, les capitaux économiques et culturels...) dans l'explication des comportements individuels » (Di Méo, 2012 : 6), il est nécessaire d'explorer les autres rapports de pouvoirs asymétriques qui interfèrent dans la manière qu'ont les individus d'appréhender la ville et d'y circuler.

Les entretiens exploratoires m'ont poussée à explorer la transmission et l'actualisation des représentations du danger à travers différentes sphères : familiale d'abord, concernant l'éducation durant l'enfance, amicale et médiatique ensuite. Je me suis ensuite intéressée à ce qui fait le confort ou l'inconfort d'une ambiance de rue : espace large ou étroit, ouvert ou fermé, propre ou sale, éclairé ou sombre, etc. Si des éléments connotant le « danger » apparaissent à maintes reprises, les citadines ne contraignent pas toutes leurs déplacements. En effet, l'expérience répétée de l'espace urbain et l'habitude de fréquentation d'un lieu, donc la familiarité avec le quartier, permettent de se sentir plus à l'aise. Bien sûr, chacune gère l'appréhension de la rue de nuit en fonction de son histoire – celle-ci variant au cours de la vie.

Mes interlocutrices mettent en place des tactiques pour se sentir en sécurité et pour ne pas se faire aborder. Certaines esquissent des stratégies pérennes en éprouvant leur aptitude à riposter ou en apprenant de nouvelles postures et techniques de marche. Ainsi, prendre en compte les différents récits et expériences de la rue « sans hiérarchiser les crédibilités et en acceptant l'amplitude entre les différents éprouvés [...] revient à acter des agentivités individuelles et relationnelles, dans un monde où l'attention aux sujets est peut-être en passe de devenir structurelle » (Deschamps 2017 : 9). Bien-sûr, il ne s'agit pas de nier la dimension systémique des agressions sexistes et sexuelles, ni de dire que la révolution féministe ne tient qu'au changement des imaginaires et à celui des attitudes des minorités de genre dans la rue, mais de mettre en lumière la puissance de subversion que les femmes peuvent avoir – ou être. En outre, pour qu'un genre ne devienne pas le carcan d'une histoire "répliquée", la transmission d'autres récits est nécessaire. C'est ce que l'écrivaine Chiamamanda Ngozi Adichie appelle la lutte contre la systématisation de la « *single story* »². Catherine Deschamps pointe aussi du doigt « l'enfermement de groupes dans une identité victimaire » qui pourrait conduire à « un appauvrissement dans la compréhension de la complexité et, en termes politiques et par effet de séparation, une exacerbation des tensions plutôt que leur réduction. » (Deschamps, 2017 : 10). Elsa Dorlin la rejoint, estimant qu'il faut produire des discours qui vont « à l'encontre de l'imaginaire véhiculé par la très grande majorité des représentations de la "violence faite aux femmes" qui appréhendent ces dernières comme un groupe plus ou moins indistinct de "victimes" sans défense. ». (Dorlin 2019 : 175). Les « chiennes » dont parle Itziar Ziga sont celles qui subvertissent l'ordre établi, celles qui ne veulent plus être les éternelles femmes victimes, celles qui se réapproprient l'insulte pour la brandir en miroir, en puissance. C'est ainsi que

² https://www.ted.com/talks/chimamanda_ngozi_adichie_the_danger_of_a_single_story

devenir chienne, c'est affirmer sa manière d'être « comme réponse à la négation, comme résistance à l'invisibilisation » (Ziga 2020 : 39).

Bibliographie

ALTHABE G. 1985, Production de l'étranger, xénophobie et couches sociales populaires, *L'homme et la société*, n° 77-78, pp.63-73.

BOURDIEU P. 1980, *Le Sens pratique*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1980, 475p.

BUTLER J. 2005, *Trouble dans le genre. Le féminisme et la subversion de l'identité*, Paris, Babelio, 281p.

DESCHAMPS C. 2017, « Discriminations, genre et espaces publics parisiens », *Journal des anthropologues*, n°150-151 | 2017, pp.197-216, mis en ligne le 15 novembre 2019. URL : <http://journals.openedition.org/jda/6819> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/jda.6819>

DI MEO G. 2012, Les femmes et la ville. Pour une géographie sociale du genre, *Annales de géographie*, n°2, pp.107-127.

DORLIN E. 2019, *Se défendre. Une philosophie de la violence*. Paris, La Découverte. 288p.

FOUCAULT M. 1975, *Surveiller et punir*. Gallimard, « Tel », 1993, ISBN : 9782070729685. URL: <https://www.cairn.info/surveiller-et-punir--9782070729685.htm>

Ogien A. 2012, *Sociologie de la déviance*. Paris, Presses Universitaires de France. 320p.

PETONNET C. 1982, L'Observation flottante. L'exemple d'un cimetière parisien. In: *L'Homme*, 1982, tome 22 n°4. Etudes d'anthropologie urbaine. pp. 37-47.

RUTH B. 1950, *Échantillons de civilisations* [en ligne]. Les Classiques des Sciences Sociales, 155p. URL : <https://vdocuments.net/echantillons-de-civilisations.html?page=2>

ZIGA I. 2020, *Devenir chienne*. Paris, Cambourakis. 176p.